

La chambre de papier

Jean-François Bernier

Numéro 150, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, J.-F. (2017). La chambre de papier. *Les écrits*, (150), 105–108.

JEAN-FRANÇOIS BERNIER

La chambre de papier

J'aperçois l'œuvre au loin qui se referme sur la pente inclinée, l'œuvre qui n'est pas un livre – ou qui serait d'un livre la chambre de papier où les événements se répètent –, et je distingue à cette hauteur les êtres qui ont causé jadis la difficulté d'appartenir. Depuis je promène une destinée fragile, je vis dans la distance, et la volonté de clore me possède, pareille à une névrose enchantée qui m'empêche d'avancer ou qui m'incite à explorer par la vue la configuration des lieux solitaires. Plus loin se tient toujours l'œuvre qui n'est pas un livre et qui ressemble à une chambre endormie autour de ses murs.

Plusieurs mots me sont interdits ; je ne sais pour quelle raison il en est ainsi, mais ceux dont l'usage me demeure permis découpent un espace cohérent qui suffit pour m'accorder l'expérience d'un monde. À l'intérieur de celui-ci, les objets et les êtres, en nombre limité, se reconnaissent à leur patience et à leur manière d'utiliser le mouvement avec sagesse. Quand il m'arrive de les regarder, je me sens près d'acquérir leur qualité d'évidence : je réussis presque à marcher parmi eux avec le calme de ceux qui ont survécu, avec la grâce souveraine de ce qui est hors de toute mémoire et simplement présent. Ailleurs se tiennent les mots qui me sont interdits, et leurs regards subsistent comme une attestation d'insuffisance ou la promesse d'un futur accablement.



Le plus difficile était pour lui de reconnaître que la révélation, une fois connue, devait rester secrète et circuler uniquement à l'intérieur des limites du château. Là devait résider la sagesse : accepter de vivre avec un jour le poids d'une parole impossible à partager. Il imaginait déjà la course à travers les couloirs nombreux, le besoin d'une dépense folle mais néanmoins insuffisante, le malheur à travers les saisons, le silence hors de lui à chaque instant plus fort. Il imaginait que le courage manquerait, même celui d'imaginer un repos de l'esprit, la vision apaisante d'un soleil léger au-delà des murs. En attendant, l'exercice de l'oubli était la seule sagesse, et la pratique du sommeil, l'espérance de découvrir en lui, dans un rêve idiot, l'autre versant du langage, la ligne d'un temps privé de relief.



Le courant noir dans l'air de la nuit se mélange aux couleurs restées, et je me demande, au milieu des sangs qui se mêlent, des discours qui se confondent, à quelle dimension du monde maintenant j'appartiens. Autrefois les couleurs et les lignes organisaient l'opéra fabuleux dont le souvenir actuellement se brouille; j'établissais les rôles au sein d'un ordre continu, les personnages accomplissaient l'intrigue que j'apprenais à maîtriser. Aujourd'hui l'acteur vieillissant déplie son corps au sommet d'un mur où il s'allonge; il tourne ses yeux vers la lumière plus rare, le mince renflement d'une lueur, autour des étoiles, enseigne l'immobilité qui se tient dans la nuit sans mémoire.



Dans l'eau d'une rivière sale, il voit se perdre immensément les derniers rayons du jour, et il croit, lorsque les lumières s'avancent, reculent ou s'immobilisent, que son destin est fixé par ces mouvements où l'œil s'évade. Il n'y a que cette animation vague, une pauvre coloration ajoutée, et la torpeur d'un esprit que le spectacle attire calmement. Il aimerait pouvoir dire que l'eau de la rivière découpe un champ de reflets sans destination, que des signaux ici se croisent sans se résoudre à signifier, que la parole est un jardin d'enfer qu'il a laissé derrière lui. Il aimerait, – mais l'eau apporte quelquefois sous ses yeux un objet dont la dérive est un rappel, dont la singularité est un motif d'angoisse et une incitation à comprendre.

LA NUIT DES COMÉDIENS

Les acteurs arrivent sur la scène et repartent, départ que déterminent, semble-t-il, les exigences du texte plutôt qu'une hypothétique réaction hostile de la salle dont les comédiens ne perçoivent, de toute façon, qu'une rumeur vague et la noirceur agitée. Un temps à la durée incalculable s'écoule, et voilà que la troupe des comédiens, dans un grand désordre de gestes et de paroles, fait irruption à nouveau, se répandant sur l'espace entier de la scène, chacun récitant pour soi, dirait-on, la part de dialogue qui est la sienne. L'action déréglée se poursuit, la confusion des discours se prolonge, et la foule des spectateurs se confine dans un mutisme étrange, inexplicable davantage au fur et à mesure que ce chaos insensé se déroule, ce qui donne à penser qu'il n'y a plus maintenant de spectacle, que le rideau, sans doute refermé, n'est en fait que le pan de mur qui achève d'enclorre l'endroit où l'incohérente comédie, malgré tout, continue. Au-dessus de cette agitation, le noir domaine des cintres et des décors suspendus se laisse à peine entrevoir, plaque d'obscurité qui veille et patiente dans un calme souverain, – si bien que sa réalité matérielle se dérobe parfois pour se transmuier en phénomène céleste, plafond d'un ciel nocturne additionné d'une efflorescence d'étoiles. Mais le jour jamais ne sera si beau que cette nuit au-dessus des personnages, nuit dont on ne sait si elle est vraie ou fausse, au bout du compte, cependant que le vieil homme au centre de la pièce, qui se tait soudainement, conçoit qu'il n'est peut-être, ce ciel de la nuit, que l'effet trompeur d'une mémoire repliée plusieurs fois sur elle-même et rendue ainsi impénétrable.